

Québec français



15 février 1839 Un pur produit Falardeau

Georges Desmeules

Number 122, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55946ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desmeules, G. (2001). Review of [15 février 1839 : un pur produit Falardeau]. *Québec français*, (122), 98–99.



15 février 1839

Un pur produit Falardeau

Georges Desmeules *

La révolte des Patriotes, issue des revendications insatisfaites des membres du Parti Canadien, francophone et majoritaire, se termine par l'arrestation de 800 d'entre eux, dont Chevalier de Lorimier et Charles Hindelang, qui seront condamnés à mort en même temps que trois autres prisonniers. C'est le point de départ du plus récent film de Pierre Falardeau, qui présente d'abord sommairement la sévère répression dont sont victimes les Patriotes et les Canadiens français, mais surtout l'ultime journée de ces deux condamnés.

Il paraît difficile d'ajouter au concert d'éloges qui accompagne *15 février 1839* de Pierre Falardeau depuis sa sortie en salle, il y a déjà quelques mois. En effet, les indéniables qualités de ce film sont désormais reconnues, la petite histoire de son difficile financement, abondamment documentée, et son impact sur les spectateurs plus qu'évident. Toutefois, la plupart des commentaires semblent indiquer que ce film marque d'une pierre blanche la production de Falardeau. Comme si le réalisateur des *Party* et autres *Elvis Gratton* s'était échappé, avait enfin livré une œuvre à la hauteur de son talent. Comme si tant ces films qu'*Octobre* n'avaient été que des coups dans l'eau.

J'entends ici aborder cette production, dont je pense le plus grand bien, s'il est utile

de le préciser d'emblée, en tant qu'élément représentatif de la série des films réalisés par Falardeau. Et si sa facture n'a rien en commun avec les œuvres plus populaires du cinéaste, il reste que des traits distinctifs de son travail y sont bien en évidence. Qui plus est, l'impact de cette production repose en partie sur le fait que Falardeau a bien su utiliser les ressources filmiques qui garantissent l'impact de certaines des productions grand public les plus achevées.

UNE DRÔLE DE SAINT-VALENTIN

Ce n'est pas tous les jours qu'un soulèvement populaire se produit chez nous et chez nos gens. Que les événements de 1837-38 aient été réprimés dans le sang constitue, on s'en doute, une bien belle matière à exploi-

ter. Toutefois, un peu comme pour le *Titanic*, il faut trouver une manière de la raconter qui fasse oublier aux spectateurs qu'ils savent d'avance que le bateau va couler. Tout comme dans le cas des éventuels naufragés de l'insubmersible, les patriotes condamnés deviennent plus humains, et leur sort scellé depuis plus d'un siècle et demi parvient à nous angoisser grâce à l'amour.

Il y a bien sûr Chevalier de Lorimier (Luc Picard) et sa femme qui passent par toute la gamme des émotions en ce 14 février fatidique au cours duquel le maître à penser des patriotes apprend sa condamnation. Il faut dire que Sylvie Drapeau joue véritablement son rôle avec abandon. Jusqu'à la séparation finale, on se demande qui parviendrait à lui faire quitter l'homme qu'elle aime.

Mais en parallèle à cette émouvante rencontre, les prisonniers font cercle autour de Charles Hindelang (Frédéric Gilles), l'autre membre de ce groupe de prisonniers condamné à périr le lendemain. Leurs rapports ont véritablement quelque chose de la ferveur familiale et culminent lors du repas d'adieu où l'européen Hindelang reçoit une leçon de tradition québécoise en apprenant à distinguer les cretons du pâté à la viande. Les chansons à répondre qui ponctuent la soirée et qui égaient les convives servent éga-

lement à marquer la différence irréconciliable entre les Québécois bons vivants et les austères Anglais.

UN PARTY DONT PERSONNE NE S'ÉVADE

Voici donc la première référence croisée aux œuvres antérieures de Falardeau. En effet, ces scènes de réjouissances désespérées semblent un rappel direct du très cru *Le party*, film qui se déroule pendant une fête organisée pour les bagnards d'un pénitencier moderne et durant laquelle l'un d'eux parvient à s'éclipser, déguisé en femme, pendant qu'un autre se suicide. Quand on s'y arrête, les similitudes sont étonnantes entre ces deux films. Même huis clos, même procès de l'injustice faite à l'endroit d'hommes qui n'ont pas nécessairement mérité le sort qu'on leur inflige, même désespoir sans issue pour certains, mais aussi même célébration de la vie grâce à une fête où la part belle est faite à l'éternel féminin.

C'est pourquoi il m'est venu d'étranges réflexions pendant le déroulement du film. Il n'osera pas, me demandai-je en songeant que tout est possible au cinéma, trouver une façon de faire évader de Lorimier. Surtout que son épouse paraît véritablement décidée à empêcher les choses de se dérouler telles que prévues. Évidemment, on aurait pu accuser alors Falardeau de cabotinage ou, à tout le moins, de non respect de l'histoire, selon le vocabulaire de la Ligue nationale d'improvisation. On sent que ce renversement pourrait l'avoir tenté. J'en veux pour preuve la description en différé des pendants, faite par un des prisonniers via un miroir lui permettant de tout voir. Ce dernier décrit alors le geste désespéré d'un des condamnés, ayant dégagé une de ses mains et luttant pour respirer quelques dernières bouffées d'air. Cette mise en abyme rappelle étrangement la scène loufoque où Elvis Gratton meurt étouffé par son costume grotesque. Car l'histoire est impitoyable et, évidemment, rien dans ce beau film ne permettait de telles libertés, alors que rien n'interdit à Falardeau de ressusciter son Elvis au moment opportun.

UNE PASSION POUR LE QUÉBEC

Julien Poulin, comédien fétiche de Falardeau, et Elvis Gratton à ses heures, prête d'ailleurs son profil aisément reconnaissable au 15 février. Il joue ici le curé venu donner l'Extrême-Onction aux condamnés. Toutefois, en dépit de son jeu tout à fait dans le ton, j'ai trouvé qu'il s'agissait ici du maillon faible de la chaîne, probablement parce que ce comédien est désormais marqué par ses précédents rôles.

Malgré tout, cette présence confirme la volonté manifeste du cinéaste de faire marcher les personnages au supplice, comme dans

la Passion. Tout y est, depuis Pilate jusqu'aux larrons, avec les représentants du gouvernement britannique qui s'en lavent les mains et pour qui de Lorimier n'est qu'un fauteur de trouble professionnel, et Hindelang, un aventurier sans foi ni loi. De plus, en bons conquérants, les Britanniques ne se sont pas gênés (et les premières images du film insistent clairement sur ce fait) pour piller, brûler, violer avec une conviction certaine ce peuple au sein duquel un dieu vengeur ne saurait manquer de faire surgir un messie.

Ce nouvel éclairage dévoile le réseau manifeste de références religieuses qui émaillent cette ultime journée des condamnés. De Lorimier est sacrifié pour le salut des siens ! Hindelang et lui vivent leur dernière Cène, et leur potence a toutes les apparences d'un Golgotha. Qui plus est, le notaire de Lorimier consacre une bonne part de ses dernières heures à coucher par écrit les motifs de la révolte et à laisser un ultime message à ses disciples. Mais cette fois-ci le message de paix et de pardon ne semble pas de mise. Si un des prisonniers, un Irlandais, exhorte les Québécois à haïr encore plus ceux que lui, un étranger, déteste jusqu'à sa fibre, de Lorimier adresse ses dernières paroles à un soldat anglais en lui annonçant que ce sera bientôt à leur tour d'avoir peur.

LE TEMPS DES BOUFFONS, LA SUITE

Parmi les références croisées à l'œuvre de Falardeau, la plus étonnante renvoie peut-être à un petit film, *Le temps des bouffons*. Il s'agit d'un faux documentaire, tourné pendant les célébrations du deux centième anniversaire du *Beaver Club*, un regroupement des descendants des premiers commerçants britanniques, Ellis, Frobisher et autres McGill. Le film étale la vulgarité de ces libations et accompagne les images d'une narration désacralisante comme seul Falardeau en a le secret. Qui plus est, les célébrations

sont mises en parallèle avec un carnaval populaire du Ghana.

Tout y est dans le 15 février [...], jusqu'aux références à La Boétie, un penseur de l'indépendance cité par un des prisonniers et que Falardeau mentionne en épigraphe du *Temps des bouffons*. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un procès de l'impérialisme britannique et une sorte d'appel aux armes sous couvert de dénonciation de l'apathie des Québécois. Par contre, si le premier des deux films est peut-être la cause des ennuis de financement ultérieurs de Falardeau, en raison de l'ironie impitoyable qui s'y déploie, le second témoigne d'un évident parti pris pour le premier degré.

Il semble bien que la force du présent film réside justement dans son absence de détour argumentatif. Si un des événements les plus forts au plan dramatique de notre histoire est une défaite et une série de condamnations, alors soit, semble dire Falardeau. Si sa hargne s'étale parfois dans toute sa mauvaise foi dans *Le temps des bouffons*, et qu'il déclare même que les conquérants ne devraient pas s'étonner « qu'on en mette un de temps en temps dans un coffre de char [sic] », annonçant d'une certaine manière le film *Octobre*, ici Falardeau se contente de mettre en scène un drame humain, et fait confiance à ses comédiens, mais aussi aux spectateurs, pour ce qui est de la valeur ajoutée.

Bref, 15 février 1839 constitue une réplique cinglante à la série *Le Canada : une histoire populaire*, où sont aplanis tous les angles du contentieux bi-culturel qui polarise notre histoire. Falardeau a peut-être fait le procès de notre américanisation sauvage avec son *Elvis Gratton*, un phoenix au succès commercial jamais démenti, mais il livre à présent un portrait beaucoup plus humain d'un personnage dont il aimerait justement faire un modèle. Saura-t-on l'entendre ?

Photos : Carl Valiquet.

Merci à la direction du cinéma Le Clap pour sa collaboration.

